

Conférences

LES IMMATÉRIAUX
*reflets et simulacres du
postmodernisme*

par

Jean-Marie SAUVAGE,
Docteur en philosophie, professeur de
culture générale à l'Ecole Régionale des
Beaux-Arts de Valence

Conférence donnée le 16 novembre 1992 au musée
de Valence dans le cadre du cycle *Art et
Philosophie* organisé par l'association A Propos
de...

ASSOCIATION "A PROPOS DE" 4, PLACE DES ORMEAUX - 26000 VALENCE - TEL : 75.79.20.80



A PROPOS DE

L'auteur développe librement une opinion qui n'engage que lui-même.

Toute représentation ou reproduction, totale ou partielle, de la présente conférence est interdite sans l'autorisation de son auteur.

**© Association A Propos de..., juin 1995.
4, place des Ormeaux, 26 000 VALENCE
Tel. 75 79 20 80**

Jean-Marie Sauvage : Conférence au musée de Valence du 16/11/92.

LES IMMATERIAUX : REFLETS ET SIMULACRES DU POSTMODERNISME

Lorsque nous allons à l'hypermarché afin d'y faire nos courses et que nous nous trouvons, attendant à notre caddie, au rayon "alimentation" afin d'y prendre tout ou partie de notre nourriture de la semaine ou du mois, nous sommes de plus en plus en présence de produits qui doivent leur existence à des techniques récentes de fabrication : lyophilisation, encore appelée cryodessiccation, c'est-à-dire déshydratation par congélation, utilisation du vide, voire même irradiation. Par ces nouvelles techniques de production, l'aliment devient vidé de sa substance vitale et nourricière, et sort ainsi du cycle naturel de la naissance et de la mort, pour devenir en quelque sorte quasiment intemporel : affranchi du règne des saisons et de l'univers du quotidien, en partie dématérialisé, il semble narguer par son mode d'être même la contingence du périssable.

Mais ce n'est pas tout : point ne lui suffit de devenir presque immortel, il lui faut aussi être emballé et conditionné. Et ce "packaging", pour parler cette langue étrange qu'Etiemble appelle le français, est avant tout porteur de signes : étiquetages informatifs, marques, descriptions, formes et couleurs sont désormais les passages obligés pour l'identification de nos aliments ; fini les odeurs et les saveurs du temps jadis, morte cette authenticité sauf pour la ressusciter et la récupérer par la publicité afin de mieux l'enraciner au niveau socio-économique: néo-rusticité et vieilles dentelles au profit d'un marché en pleine expansion !

Croyons-nous être sorti de l'auberge -c'est le cas de le dire- lorsque nous passons dans le secteur "produits frais" : certes non. Au rayon "fruits et légumes", l'aliment lui-même se réduit à ses signes. En intervenant au coeur même de la vie, du message génétique, par croisement, hybridation et manipulation de l'A.D.N., on arrive à créer des aliments d'une inauthenticité absolue. Si nous prenons l'exemple de la golden, sa durée de vie quasi éternelle, sa forme parfaite et sa saveur insipide, la réduisent à sa formule abstraite et génétique et la vouent à la démultiplication sérielle, promise d'emblée à la reproduction illimitée.

Et si nous passons au rayon "boucherie", alors nous nous trouvons au royaume des arômes synthétiques et des textures artificielles qui abusent nos sens sans vergogne : saucissons secs contenant du sucre, steaks hachés contenant des protéines de soja texturées, etc. De la même manière que Socrate ne savait qu'une chose, c'est qu'il savait qu'il ne savait rien, nous ne savons plus ce que nous mangeons, mais ça nous le savons (1). Témoin, cet exemple pédagogique cité par Claude Fischler, sociologue spécialisé en sociologie et anthropologie de la nourriture ayant collaboré à l'exposition "Les Immatériaux" : "Des enfants d'une maternelle du 18^e arrondissement, à qui l'on avait demandé de dessiner un poisson ont tracé un rectangle, celui des sticks surgelés. Pour des gamins élevés au Bolino et au hamburger, au milk shake rose électrique et à la purée en flocons, les charmes dont les ex-baba-cools parent le grumeleux et l'irrégulier, le

sucre brun et le pain complet, la farine au son et le lait entier auraient-ils encore quelque sens ? (2)."

Quittons maintenant le domaine de l'alimentation pour celui du sport avec le cas évoqué par Thierry Chaput -un des deux commissaires, avec Jean-François Lyotard, des "Immatériaux"- de Francesco Moser, 33 ans, coureur cycliste, recordman du monde de l'heure jusqu'en 1993.

"Mexico. 23 janvier 1984. Fin de matinée, température idéale : 21°. Vitesse du vent : 3,5 km/h."

"Autour du sujet, de très nombreuses personnes, dont quelques spécialistes habitués à ce genre d'expérience", à savoir :

"Pendant plus d'un an, avant ce jour mémorable, une équipe de médecins et de biomécaniciens, d'informaticiens et de dynamiciens, (qui) oeuvraient déjà sur leurs ordinateurs. Ils les nourrissaient de lots de données nécessaires. Le premier concerne la physiologie du "patient". Il faut une connaissance particulière, dynamique, de la réaction à chaque instant de ses tissus, de ses organes, de ses systèmes et de leurs multiples régulations. Sont ainsi stockés et analysés : myogrammes, cardiogrammes, consommations d'oxygène, métabolisme énergétique... avec bien entendu, stockage et manipulation d'un grand nombre de mesures."

"Une des premières tâches de l'ordinateur, en l'occurrence un Olivetti M20, est d'aider à gérer l'entraînement précédant la performance ; ensuite de définir, à partir d'un grand nombre de paramètres, le moment où le sujet sera à l'optimum de sa condition psycho-physiologique. Dans les deux cas, le nombre de paramètres à intégrer dépasse de beaucoup la capacité du cerveau humain. Au-delà de quatre facteurs, nous sommes obligés de simplifier (...)."

"Grâce à la masse des informations recueillies en laboratoire et au cours de l'entraînement, des modèles sont établis qui serviront à programmer, à réguler la course elle-même. Ainsi, l'établissement de la stratégie de fonctionnement d'un organisme jusqu'à ses limites ne peut plus être le seul produit du cerveau. Un parfait contrôle de rendement devient donc le moyen sûr pour qui ambitionne le record du monde. A chaque catégorie dépensée correspond un résultat, et "on" ne s'épuise plus à gagner quelques centimètres."

"Le 19 janvier 1984, Francesco, perché sur un drôle de vélo, battait le record du monde de distance parcourue en une heure à bicyclette... La technologie, une aide logistique chargée d'optimiser les paramètres, constituent une aide à la prise de décisions rapides devant les facteurs trop nombreux pour être simultanément assimilables. Les conditions d'établissement de ce nouveau record viennent estomper plus encore les déjà très troubles et fluctuantes limites entre l'homme et les machines "prothèses de pensée". Si, dans cette performance, la technologie a défini les stratégies et balisé le trajet vers la prise des décisions univoques, c'est que les statuts respectifs de l'homme et des dispositifs technologiques commencent à se confondre, sinon à s'échanger..."

"Dans le système ordinateur/cycliste, c'est le dispositif technologique qui communique avec l'environnement, prend des informations, les analyse et répond en termes de comportement."

Il vient suppléer -supplanter ?- le système nerveux de relation. En définitive, dans cette performance, il ne subsiste de l'homme, que l'hypothalamus et le système nerveux autonome -une boucle de rétroactions assez simple pour contrôler la trajectoire- et, bien entendu, un ensemble neuromusculaire hors du commun".

"Pourtant, encore provisoirement sans doute, la communication homme/machine, consciente, verbalisée, mais d'un archaïsme surprenant car lente et approximative, laisse à l'homme la liberté "conditionnelle" de la décision et de l'acte".

"Sans glisser à une eschatologie scientifique, on pourrait imaginer un train d'impulsions, directement transmises au cerveau par un émetteur/récepteur, capable si nécessaire, de remplacer une communication orale simple."

"Le développement de nouvelles prothèses sensorielles est en bonne voie. Il est déjà possible de transmettre la sensation de la vision à des non-voyants, de faire entendre des fréquences à des malentendants, etc... Il s'agit de la transmission des informations analogiques, dont le code est supposé connu. Mais l'utilisation d'éléments binaires, résultats des calculs d'un ordinateur, se heurte à la difficulté de la transcription. L'hypothétique hybridation des techniques employées en informatique et en biologie représente le chaînon manquant entre ceci et cela. Le contrôle des échanges physico-chimiques par des bioéléments synthétiques permettrait donc la liaison directe entre les outils d'analyse les plus puissants et notre corps agissant... Enfin ! La bonne réponse à un stimulus ! Enfin ! Le bon comportement face à l'environnement ! Ne subsisterait alors que la difficulté de produire des circuits liés à l'électronique qui soient compatibles avec les tissus vivants."

"Le 23 janvier 1984, Francesco Moser battait cette fois son propre record du 19 en parcourant 51,151 km en une heure. Ainsi, en réitérant à la demande une très étonnante performance, changeait-il imperceptiblement de monde : basculant de l'exploit sportif dans le produit de laboratoire, il passait de la légende des champions dans l'histoire des sciences (3)."

Mais les nouvelles technologies ne font pas seulement leur entrée dans les domaines de l'alimentation ou du sport : de nombreux autres secteurs leur sont désormais ouverts.

Prenons, par exemple, le cas de la monnaie face à l'arrivée des "cartes à mémoire" faites à partir d'un morceau de plastique sur lequel on a "greffé" une puce de silicium. De passive, capable de ne réciter qu'un code d'identification, elle devient active en pouvant stocker de l'information : enregistrer l'évolution de son compte en banque, régler les petites dépenses qui se font en petite monnaie : téléphone, journal, etc... On pourra même par la suite stocker sur les "cases libres" de sa mémoire une véritable fiche d'identité, voire même un dossier médical complet que l'on pourra consulter en cas d'accident.

Mais ce n'est pas tout : avec la généralisation des cartes de crédit, lorsque l'argent se déplacera à la vitesse de la lumière, que signifiera encore une date de valeur ? En effet, lorsqu'on porte un chèque à sa banque afin de le verser sur son compte, il n'est crédité que de deux à cinq jours plus tard. Un délai que le banquier met évidemment à profit pour faire travailler cet argent. Avec la généralisation des cartes de crédit, que

signifiera encore une date de valeur ?

Et que deviendra cette source de rentrées que représentent pour la Banque de France tous les billets perdus ou brûlés ? Que va devenir son privilège multi-séculaire de battre la monnaie ? Si tout le monde utilise des cartes de crédit, que reste-t-il du pouvoir et du prestige du Caissier général, du Secrétaire général et du Contrôleur général dont les autographes ornent tous nos billets ?

Le chèque a été l'instrument qui a permis aux banquiers d'asseoir leur pouvoir sur les transactions monétaires, la carte de crédit risque-t-elle de précipiter leur déclin ?

Aux Etats-Unis, par exemple, les grands de la distribution ont non seulement leurs propres cartes de paiement, en partie concurrentes de celles des banques, mais ils vendent également dans leurs grandes surfaces des produits typiquement bancaires. On peut ainsi y acheter non seulement du Crédit et de l'Assurance, comme en France d'ailleurs, mais également de la Bourse, et rien non plus ne s'oppose plus en théorie qu'ils domicilient le salaire de leurs clients chez eux ! Les banquiers ont bien évidemment vu venir le coup. C'est pourquoi, par exemple, le CREG, l'établissement financier qui a mis au point les cartes de paiement de Carrefour ou de Casino appartient maintenant à la "Société Générale".

En dehors des problèmes que la carte de crédit pose aux banques dont les guichets risquent de devenir inutiles, elle risque de provoquer du chômage dans toute la distribution : plus de serveuses ni de caissières dans les hypermarchés par exemple, tous les produits, du steak à la laitue, étant exposés dans des casiers de plastique transparent et dont l'obtention ne nécessitera que le glissement de la carte de crédit dans une fente ! Ce qui n'est d'ailleurs pas sans rapport avec ce à quoi l'on faisait précédemment référence concernant notre nouveau rapport à l'alimentation (4).

En ce qui concerne la biologie et la technologie, "déjà le chimiste effectue en laboratoire une sélection qui ne constitue qu'une accélération du phénomène naturel. Déjà on organise et dirige des mutations : par l'implantation d'une sonde de déchiffrement des défauts génétiques, on peut parvenir à la modification d'un corps vivant. Grâce à la technologie informatique, on pratique la conception assistée par ordinateurs de nouvelles molécules. L'avenir est ouvert à toutes les possibilités de sélection et de rentabilité dans un univers où le progrès (...) nous conduit (...) à une redéfinition de l'humain qui va au-delà de son amélioration (5)."

Mais si la biologie peut s'ouvrir à la différence par ses recherches diverses, elle peut également contribuer à la répétition du même par le clonage. Le professeur Albert Jacquart écrit, à propos du patrimoine génétique de l'individu :

"Mon patrimoine génétique a été fixé une fois pour toutes, lorsqu'un certain spermatozoïde a rencontré un certain ovule. Ce patrimoine comporte la recette de tous les processus biochimiques qui m'ont réalisé et qui assurent mon fonctionnement. Une copie de cette recette est inscrite dans chacune des dizaines de milliards de cellules qui me constituent aujourd'hui. Chacune d'elles sait comment me fabriquer ; avant d'être une cellule de mon foie et de mon sang, elle est une cellule de moi. Il est donc

théoriquement possible de fabriquer un individu identique à moi à partir de l'une d'elles."

Et que Jean Baudrillard commente ainsi :

"Le clonage est donc le dernier stade de l'histoire de la modélisation du corps, celui où, réduit à sa forme abstraite et génétique, l'individu est voué à la démultiplication sérielle. (...) La forme la plus avancée, la plus moderne de ce déroulement et que lui décrivait dans le cinéma, la photo et les masse-médias contemporains, est celle où l'original n'a plus même jamais lieu, puisque les choses sont d'emblée conçues en fonction de leur reproduction illimitée."

"C'est ce qui nous arrive non plus seulement au niveau des messages, mais au niveau des individus avec le clonage. En fait c'est ce qui arrive au corps lorsqu'il n'est plus conçu lui-même que comme message, comme stock d'information et de messages, comme substance informatique. Rien ne s'oppose alors à sa reproductibilité sérielle dans les mêmes termes dont use Benjamin pour les objets industriels et les images masse-médiatiques. Il y a précession de la reproduction sur la production, précession du modèle génétique sur tous les corps possibles (6)."

L'allusion précédente à la Golden relève de ces deux perspectives: elle résulte en effet à la fois, et de la manipulation génétique et du clonage, dans ce lieu où se joue l'entrelacement de l'identité et de l'altérité, du même et de l'autre.

Pour ce qui est de l'idée de justice, là aussi de nombreux changements s'y opèrent depuis quelques années et la réflexion actuelle se situe au niveau de cette interrogation :

"Comment le juge, immergé dans cette quotidienneté qui voit surgir des questions de nulle part, que jamais des hommes n'ont eu à résoudre, comme, par exemple, les effets des techniques de la communication, du développement de la biologie et de la génétique, sur notre rapport à la vie, à la mort, à la parenté, etc..., peut-il exercer pleinement son rôle en s'appuyant sur une "machinerie" -codes et textes de lois- vieille, pour l'essentiel, de près de deux siècles ? (7)."

En effet, le Code Civil ou Code Napoléon, chef-d'oeuvre du droit naturel, projet global destiné à cadrer la société bourgeoise de France, écrit par les quatre mousquetaires de l'Empire, à savoir les Jurisconsultes Jean-Jacques de Cambacérès et Jean Portalis, qui fut également l'un des rédacteurs du Concordat de 1801 et ministre des Cultes sous l'Empire, le juriste François Tronchet, qui fut aussi l'un des défenseurs de Louis XVI devant la Convention et Jean-Baptiste, comte Treilhard, le tout corrigé par Napoléon Ier.

"Nous ne sommes plus dans la sphère des grandes créations juridiques couronnant la maîtrise de la société, mais dans celle des petites retouches, des adaptations, des toilettes. (Il est significatif, à cet égard, que la réforme du Code Pénal n'arrive pas à trouver sa concrétisation, depuis quinze ans qu'il en est régulièrement question. Les situations ne sont ni acquises ni définitives : il y a "grippage" de la machine). Une multitude de petits récits sur "les cas" -affirmation des différences- remplace le grand récit napoléonien : la jurisprudence impose son actualité à l'obsolescence du droit écrit."

"Certes, le Code Civil et le Code Pénal ont été modernisés,

bardés -au fil des législatures- de concepts nouveaux, générés par les nécessités du développement de la société industrielle: droit du travail, rapports homme/femme... Malgré ces actualisations, l'armature du droit français reste essentiellement basé sur le droit naturel, alors que l'on assiste au déclin de la pertinence de se référer à la nature. Il est un fait : l'évolution de l'espèce humaine ne suit plus la "sélection naturelle". Prothèses, inséminations artificielles, prêts d'utérus, congélation d'organes, manipulations génétiques, autant de pratiques qui portent en germe des facteurs de bouleversement radical de notre édifice juridique, en particulier du droit de la famille, et rendent caduque toute référence à l'ordre naturel. Le dialogue science-justice opère des "trous" dans la loi, en déracinant quelques très anciennes notions du droit", écrit la sociologue Françoise Delagrave dans un article sur cette question:

"Ainsi, la "bio-éthique" manie d'étranges concepts que le droit ignorait : les divers éléments composant le corps humain font maintenant l'objet de réflexions éparses -ovules, gènes, semences, greffes, dons d'organes."

Qu'en est-il "du statut de la filiation qui dissocie désormais procréation et sexualité ?"

"Que devient le sens de la propriété avec le développement des multi-propriétés ? Que signifie le concept d'abandon pour une mère porteuse ?"

"Cette "dématérialisation" du tout de l'être humain interpelle aussi le droit -et pas seulement l'éthique ou le serment d'Hippocrate- dans son impuissance à appréhender l'avènement d'une civilisation "autre" (et éclatée)."

S'ajoute à ce phénomène l'"introduction progressive de l'informatique documentaire dans la justice", phénomène qui "tend à influencer sensiblement sur l'évolution du droit. Ainsi, l'utilisation des banques de données juridiques -en apportant au juge, en un temps record, une connaissance plus complète des décisions rendues- devrait accroître le rôle de la jurisprudence. Les juges auront tendance à se conformer, de manière plus systématique, à une jurisprudence mieux connue, donc dominante (...).

"D'ailleurs, l'outil informatique tend à devenir lui-même un instrument d'aide à la décision : l'orientation des affaires à la Cour de cassation s'effectuera de plus en plus par ordinateur."

Ainsi donc, "dans notre environnement où la morale est multiple, le droit incertain et la science sans limite, les juristes ont à élaborer des règles sur des questions hors mesures pour notre culture. Ainsi, scientifique, sociologue, théologien, parlementaire et juriste... chacun est condamné à la modestie. L'alliance paradoxale de la modestie et du savoir s'impose pour suivre les règles des jeux inédits et des mises en scène qui changent, positionnant le droit comme un "matériau" parmi d'autres. Napoléon est bien détrôné (8)."

Paul Virilio, essayiste, professeur d'urbanisme, ancien directeur de l'Ecole spéciale d'architecture, qui a beaucoup travaillé sur les questions de l'espace militaire et d'aménagement du territoire, écrit, dans un article qu'il a lui-même intitulé "L'immatériel de guerre" :

"Que ce soit dans l'ordre du commandement stratégique,

logistique, ou dans celui proprement tactique de l'acquisition d'objectif (...) autant que dans les différents matériels de guerre, armes, véhicules et moyens divers, nous observons la même propension à la dématérialisation systématique des appareils. Dématérialisation qui deviendrait bientôt, si nous n'y prenions garde, déréalisation des buts de guerre, des procédures et des objectifs politico-militaires, telle que l'ère atomique l'a esquissée, il y a près de quarante années."

"En effet, depuis l'innovation antique de la machine de guerre -machine politique et stratégique égyptienne, grecque ou latine- jusqu'à l'apparition récente des conditions de possibilité de la machine de déclaration de guerre, telle que l'automatisation, la maîtrise de l'informatique et des vecteurs de délivrance rapide le permettent, voire l'exigent, l'histoire des conflits armés n'a cessé d'être une longue série de procédure de dématérialisation des moyens militaires qui allait de paire avec l'essor des armes nouvelles. Modes de destruction de plus en plus sophistiqués et coûteux, celles-ci dépendent elles-mêmes du développement économique et social des différents modes de production agraires, artisanaux et industriels, jusqu'à l'émergence, scientifique cette fois, de la puissance nucléaire, où l'utilisation militaire de l'énergie de fission et de fusion allait précéder de beaucoup l'usage civil, et ceci, remarquons-le, pour la première fois dans l'histoire de l'utilisation des énergies naturelles ou de synthèse."

Un des grands moments de cette disparition progressive des acteurs et des éléments matériels utilisés jadis dans les affrontements guerriers, est l'invention de l'imagerie électronique avec le radar et le sonar, "première dématérialisation significative d'une surveillance audiovisuelle désormais assurée par les ondes, le rayonnement électromagnétique, les vibrations d'un éther électronique. Enfin, au cours des années soixante, avec la conquête de l'espace extra-atmosphérique, les satellites d'observation et de télécommunication perfectionneront le télescope de Galilée en donnant à contempler, non plus les astres, mais la Terre, une Terre où aucun mouvement important ne pourra plus être effectué sans que s'allume quelque part un écran, un clignotant sur une console électronique, en attendant le prochain peuplement de plates-formes orbitales permanentes, satellites d'alerte avancée, miradors sidéraux pour la "guerre des étoiles" annoncée pour la fin du siècle (...)."

"Cette dématérialisation atteindra donc à la fois l'arme et sa parade, le fort et la ville fortifiée, la troupe et le troupier, d'où cette nécessité de la dissimulation, du camouflage et, aujourd'hui, des leurres, contre-mesures électroniques seules capables de protéger contre l'impact de projectiles disposant de "têtes chercheuses", ces armes nouvelles capables d'acquiescer elles-mêmes leurs objectifs, dispositifs "autodirecteurs" de missile, qui prendront le nom, ô combien révélateur, de système Fire and Forget."

"De fait, à partir de maintenant, l'homme n'est plus protégé par l'épaisseur des pierres ou du béton armé, ni par la dureté des blindages, ni non plus d'ailleurs par l'extrême distance qui le sépare de son adversaire, mais par l'émission de rayonnements perturbateurs, du guidage des missiles adverses, la guerre électronique rejoignant les guerres chimiques et bactériologiques, les gaz asphyxiants et, surtout, ces produits

incapacitants délivrés par aérosols et capables d'attaquer le système nerveux, la volonté même des combattants, à l'instar de l'autoguidage des projectiles ennemis... (...) -sans parler ici de l'arme-laser fonctionnant à la vitesse de la lumière-, tout cela aura contribué à enfermer les protagonistes des affrontements armés dans un face à face décisif qui n'appartient plus tant aux responsables politiques et militaires des deux camps, mais essentiellement à leurs systèmes d'armes : systèmes d'alerte et de protection électronique pour la défensive, système de tir instantané pour l'offensive."

"Ce qui nous amène à envisager la dernière perspective, non plus seulement celle de la dématérialisation des moyens de destruction, mais aussi celle de la dépersonnalisation progressive du commandement, la perte de la volonté politique proprement humaine, au profit de l'automatisme obligée de la décision, la venue prochaine de cette Machine de déclaration de guerre, machine "transpolitique", soit-disant capable de supplanter le décideur suprême, le chef de l'Etat, Doomsday Machine, étudiée depuis près de dix ans par les informaticiens spécialistes des "systèmes-experts"...(...)."

"Dématérialisation de l'armement, dépersonnalisation du commandement, déréalisation des buts de guerre, la question que nous pose actuellement l'"immatériel de guerre" est centrale : après avoir accepté au cours des siècles passés, l'infinie délégation des pouvoirs politique et militaire, leur tyrannique concentration, allons-nous accepter de déléguer l'ultima ratio, la décision de déclarer la guerre, à des systèmes experts, seuls capables de réagir en "temps réel" à d'autres appareils du même type ? Couplage insensé de systèmes de détection et de tir appartenant à des camps opposés et susceptibles de déclencher l'Apocalypse... De fait, tout bien considéré, l'Apocalypse, ce n'est plus la guerre nucléaire, mais la réponse positive ou négative que nous apporterons à la question de l'automatisme (9)."

Mais le domaine du quotidien n'est pas le seul à être bouleversé, le domaine de l'art étant lui aussi touché. Ainsi, la pensée musicale contemporaine, dans ce qu'elle a de plus vivace et surtout dans son hybridation avec l'informatique, révèle parfaitement, en ce qui concerne la production esthétique, un type de mutation comparable" (10) à tout ce que nous avons vu. "Par nécessité, au plus profond, l'informatique est conçue pour la manipulation de codes. Identifiant ceux-ci aux codes de l'écriture musicale, Hiller, en 1958, avec la "Suite Illiac", réalise pour la première fois une partition "calculée". Sortant de l'imprimante, elle n'illustre en fait que la partie anecdotique d'une démarche où s'inscrit déjà un ensemble de prémices aux nouvelles conditions expérimentales. Dans ce cas particulier, elles portent sur la construction de l'objet partition, susceptible d'inférences relatives à la théorie de l'information transposée au plan du discours musical. Aujourd'hui, la recherche informatique musicale aborde la quasi-totalité des pratiques musicales : analyse, synthèse sonore, traitement des sons naturels, assistance à la composition, assistance à la diffusion en concert, accès et interactions gestuels, accès et interactions visuels, construction de langages de programmation orientés vers la composition musicale...

Récemment émerge le concept d'"interprète synthétique", notamment avec les travaux de Barry Vercoe où l'ordinateur, en situation de duettiste, écoute et analyse le jeu d'un interprète pour élaborer sa propre exécution musicale, voire, de façon infime, son improvisation propre."

"Autrefois, bien différenciées et balbutiantes, ces diverses ingénierances de l'informatique dans les affaires musicales convergent à présent vers un "ordre" dont la complexité croissante exagère la perspective des terres à explorer, et fascine (11)."

On entend maintenant des "algorithmes et des paramètres ! N'est-ce pas là un indice significatif d'un renversement culturel radical ?" (12), ainsi que nous le rappelle le compositeur Pierre-Alain Jaffrennou, qui se veut lui-même explorateur d'une esthétique scientifique et dont les oeuvres relativement récentes "Ghetto kabane" et "Les passages de la Baleine" témoignent de sa démarche.

Quant aux arts visuels, l'introduction de l'image numérique en tant qu'image réduite à une matrice de nombres, bouleverse tous les paramètres classiques de ces disciplines. "Il s'agit ici pour l'ordinateur de traiter ces nombres de différentes façons et de visualiser ensuite les résultats sur un écran vidéo ou une imprimante. Il est donc possible de générer une image seulement à partir de la manipulation de nombres. On dira de la synthétiser" (13) (d'où le concept d'image de synthèse).

L'image ainsi définie "d'abord n'a plus une face, mais une infinité de faces possibles. Elle n'est plus une projection unique, une représentation, mais une totalité changeante que le sujet ne peut plus surplomber d'un point de vue unique et privilégié et qu'il lui est impossible de saisir dans son ensemble (posture "sommitale")."

"L'Image déloge le Sujet de son confortable et rassurant observatoire épistémique. Au "point de vue" unique, elle substitue une infinité de points de vue et de toucher ; à des formes stables, elle substitue des métamorphoses. Mais cette image, en devenant un réseau métastable de pixels, de nombres, d'impulsions électroniques, de codes, s'est aussi transformée en un nouvel objet, hybride étrange de langage et de formes : une matrice dans laquelle le Sujet pénètre jusqu'au coeur et par tous les côtés, dont il atteint n'importe quel élément."

"L'Image n'est plus pour le Sujet ce plan sur lequel l'objet se projette et qui le tient à distance ; ce grâce à quoi il fonde son identité de Sujet. Elle est devenue l'occasion de nouvelles et incessantes hybridations avec la machine (et par-delà les divers dispositifs technologiques). Dans la mesure où l'image est elle-même un modèle extrêmement prégnant pour notre technoculture, il faut s'attendre à ce que la matrice numérique devienne le modèle général de notre "modernité" (14)."

Et Edmond Couchot -enseignant et responsable de la filière "Arts et Technologie de l'image" à Paris VIIIe, et qui fit partie de l'équipe des "Immatériaux" en tant que participant- de conclure:

"La situation actuelle du regardeur ou, si l'on veut généraliser, du Sujet (par rapport à l'Image) n'est pas sans évoquer celle du sceptique que Galilée invitait à regarder dans son télescope. Il est libre de déclarer que ce que donne à voir le télescope, ou l'écran de l'ordinateur, est une réalité truquée, pire qu'une représentation, une simulation. Il est libre de refuser toute

hybridation. D'autant plus que, il faut le reconnaître, nous ne savons pas vraiment ce que nous perdons ou ce que nous gagnons dans cette affaire. Il est libre donc de choisir, mais peut-être est-il déjà trop tard. Toute une génération a déjà collé avec fascination son oeil émerveillé à l'oculaire de la nouvelle lunette. S'il fait son choix -acceptation ou refus-, il devra bien se dire que sa position de sujet, déjà fortement ébranlé par ailleurs, ne sera plus jamais ce qu'elle était. Ni d'ailleurs l'Image. Ni l'Objet, en fin de compte : notre convention du Réel (15)."

A travers tous les exemples que nous venons de citer -et l'on pourrait encore en citer bien d'autres si le temps ne nous manquait-, nous nous sommes aperçus que voit venir le jour dans notre civilisation d'une technoculture permise par ce que l'on appelle aujourd'hui les "Nouvelles Technologies" -essentiellement l'électronique, la cybernétique et l'informatique- et qui sont en train de bouleverser de fond en comble, non seulement notre paysage quotidien et notre vie de tous les jours, mais aussi ce qui fait le fondement même de notre culture : les arts, la science, la philosophie, le droit, la religion, etc... Nous sommes à un moment de mutation tel, où la technologie émerge tellement dans notre vie, est tellement intégrée à notre existence, que nous vivons dans une osmose permanente avec elle: tellement présente qu'on ne la voit même plus. Mais l'indistinction progressive entre l'homme et la machine, conjuguée avec l'immatérialité des simulations permises par l'ordinateur, font vaciller le champ de nos référents traditionnels et de nos vieilles oppositions métaphysiques : nature/culture, sujet/objet, réel/imaginaire sont des dichotomies devenues caduques. La célèbre devise de Descartes : "se rendre maître et possesseur de la nature" par le biais de la science et de ce qui deviendra, à partir du XVIIIe siècle, la technologie, a-t-elle encore un sens aujourd'hui lorsque les frontières s'estompent et lorsque sonne l'heure de se demander si le sujet qui pose la question a encore une quelconque réalité, de quelle nature peut-il encore bien s'agir et si ce n'est pas l'homme désormais qui est plus dominé par la technique qu'il ne la domine?

Nous sommes d'ailleurs aujourd'hui tellement réglé à l'heure de l'artefact qu'on en arrive à ce que des auteurs contemporains finissent, comme Jean Baudrillard, par se demander si l'on en est même pas arrivé à ce que ce soit le réel -ou ce qu'il en reste- qui devienne un simulacre de simulacre, une simulation de simulation et que s'ouvre l'ère nouvelle où la simulation et le simulacre ont détrôné la réalité en devenant eux-mêmes plus vrais que nature, comme en témoigne son texte sur "la précession des simulacres", qui commence d'ailleurs, pour l'anecdote, par une soit-disante citation de La Bible, plus précisément de L'Ecclésiaste et qui dit :

"Le simulacre n'est jamais ce qui cache la vérité -c'est la vérité qui cache qu'il n'y en a pas."

"Le simulacre est vrai."

Seul problème, c'est qu'elle n'existe à aucun endroit de L'Ecclésiaste, ni même de La Bible toute entière. Cette citation sur le simulacre, comble de la cohérence, est un simulacre de citation !

Simulacre d'anecdote mis à part, voici ce qu'y nous dit Baudrillard :

"Si nous avons pu prendre pour la plus belle allégorie de la simulation la fable de Borgès où les cartographes de l'Empire dressent une carte si détaillée qu'elle finit par recouvrir très exactement le territoire (mais le déclin de l'Empire voit s'effranger peu à peu cette carte et tomber en ruine, quelques lambeaux étant encore repérables dans les déserts -beauté métaphysique de cette abstraction ruinée, témoignant d'un orgueil à la mesure de l'Empire et pourrissant comme une charogne, retournant à la substance du sol, un peu comme le double finit par se confondre avec le réel en vieillissant)- cette fable est révolue pour nous, et n'a plus que le charme discret des simulacres du deuxième ordre."

"Aujourd'hui l'abstraction n'est plus celle de la carte, du double, du miroir ou du concept. La simulation n'est plus celle d'un territoire, d'un être référentiel, d'une substance. Elle est la génération par les modèles d'un réel sans origine ni réalité: hyperréel. Le territoire ne précède plus la carte, ni le lui survit. C'est désormais la carte qui précède le territoire - précession des simulacres-, c'est elle qui engendre le territoire et s'il fallait reprendre la fable, c'est aujourd'hui le territoire dont les lambeaux pourrissent lentement sur l'étendue de la carte. C'est le réel, et non la carte, dont les vestiges subsistent ça et là, dans les déserts qui ne sont plus ceux de l'Empire, mais le nôtre. Le désert du réel lui-même."

"En fait, même inversée, la fable est inutilisable. Seule subsiste peut-être l'allégorie de l'Empire. Car c'est avec le même impérialisme que les simulateurs actuels tentent de faire coïncider le réel, tout le réel, avec leurs modèles de simulation. Mais il ne s'agit plus ni de carte, ni de territoire. Quelque chose a disparu : la différence souveraine, de l'une à l'autre, qui faisait le charme de l'abstraction. Car c'est la différence qui fait la poésie de la carte et le charme du territoire, la magie du concept et le charme du réel. Cet imaginaire de la représentation, qui culmine et à la fois s'abîme dans le projet fou des cartographes d'une coextensivité idéale de la carte et du territoire, disparaît dans la simulation -dont l'opération est nucléaire et génétique, plus du tout spéculaire et discursive. C'est toute la métaphysique qui s'en va. Plus de miroir de l'être et des apparences, du réel et de son concept. Plus de coextensivité imaginaire : c'est la miniaturisation génétique qui est la dimension de la simulation. Le réel est produit à partir de cellules miniaturisées, de matrices et de mémoires, de modèles de commandement -et il peut être reproduit un nombre indéfini de fois à partir de là. Il n'a plus à être rationnel, puisqu'il ne se mesure plus à quelque instance, idéale ou négative. Il n'est plus qu'opérationnel. En fait, ce n'est plus du réel, puisqu'aucun imaginaire ne l'enveloppe plus. C'est un hyperréel, produit de synthèse irradiant de modèles combinatoires dans un hyperespace sans atmosphère."

"Dans ce passage à un espace dont la courbure n'est plus celle du réel, ni celle de la vérité, l'ère de la simulation s'ouvre donc par une liquidation de tous les référentiels -pire : par leur résurrection artificielle dans les systèmes de signes, matériau plus ductile que le sens, en ce qu'il s'offre à tous les systèmes d'équivalences, à toutes les oppositions binaires, à

toute l'algèbre combinatoire. Il ne s'agit plus d'imitation, ni de redoublement, ni même de parodie. Il s'agit d'une substitution au réel des signes du réel, c'est-à-dire d'une opération de dissuasion de tout processus réel par son double opératoire, machine signalétique métastable, programmatique, impeccable, qui offre tous les signes du réel et en court-circuite toutes les péripéties. Plus jamais le réel n'aura l'occasion de se produire -telle est la fonction vitale du modèle dans un système de mort, ou plutôt de résurrection anticipée qui ne laisse plus aucune chance à l'événement même de la mort. Hyperréel désormais à l'abri de l'imaginaire, ne laissant place qu'à la récurrence orbitale des modèles et à la génération simulée des différences (16)."

Simulacres, simulation, dématérialisation du réel au profit d'immatériaux, voilà ce qui donnera naissance en 1985 à une exposition qui aura lieu à Beaubourg et dont l'équipe, réunie autour de Jean-François Lyotard, commissaire de l'exposition avec Thierry Chaput, sera confrontée à cette gageure : comment faire à Beaubourg, ce non-musée (17), une non-exposition avec des non-objets. "Tendus de gris difficiles, éclairés de lumières impalpables, laissant flotter des idées imprévisibles", nous dira à son sujet Thierry Chaput (18).

Que Beaubourg soit le lieu le plus adéquat, ou le non-lieu le moins inadéquat, c'est ce que nous dit toujours Baudrillard dans "L'effet Beaubourg" :

"L'effet Beaubourg, la machine Beaubourg, la chose Beaubourg - comment lui donner un nom ? Enigme de cette carcasse de flux et de signes, de réseaux et de circuits- ultime velléité de traduire une structure qui n'a plus de nom, celle des rapports sociaux livrés à la ventilation superficielle (animation, autogestion, information, média), et à une implosion irréversible en profondeur. Monument aux jeux de simulation de masse, le Centre fonctionne comme un incinérateur absorbant toute énergie culturelle et la dévorant -un peu comme le monolithe noir de 2001: convection insensée de tous les contenus venus s'y matérialiser, s'y absorber et s'y anéantir (19)."

Quant à l'exposition, ou plutôt à la non-exposition, voici ce qu'en disait Jean-François Lyotard lui-même :

"Notre équipe ne cherche pas à faire une expo pédagogique - expliquer par exemple les nouvelles technologies..., mais une expo qui soit une oeuvre d'art. De viser non pas la capacité d'acquisition d'un public mais plutôt sa sensibilité, c'est-à-dire un sentiment esthétique. On postule, pour ce qu'on a à dire, une espèce de répondant dans le public, au niveau, non pas de l'entendement, mais du "sentiment" qu'il faudra éveiller. Comme pour l'enseignement, on ne peut éveiller cette sensibilité que si on tape un peu au-dessus de la sensibilité communément admise, contrairement aux médias qui n'utilisent que celle-ci. Nous voulons éviter l'identification : nous cherchons à faire sentir une espèce de déstabilisation de l'identité aujourd'hui. Que les gens disent : Qu'est-ce qui se passe ? Qui sommes-nous ? Qui nous parle ? De quoi nous parlons-nous ?... Quand nous utilisons tous les produits liés à la technologie moderne (...)."

"L'hypothèse générale de l'expo, c'est qu'il y a une rupture par rapport aux idéaux modernes. Personne n'est encore capable de

définir cette rupture postmoderne dans un sens qui ne soit pas lamentable et éclectique (commentaires d'art, architecture...). Nous sommes convaincus qu'elle va durer des décennies. Elle est inévitable. La tâche devant nous est d'essayer de fournir une légitimité pour la société à venir. L'expo veut éveiller cette préoccupation aussi, car elle est sensible dans l'inquiétude des gens, même si parfois ils essaient de refermer la question en formulant des réponses, alors qu'il n'y en a pas (20)."

L'équipe du Centre de Création Industrielle en charge du projet a travaillé pendant près de trois ans à la conception et à la réalisation de cette manifestation. A l'origine, le projet portait sur le thème "matériaux nouveaux et création". Thierry Chaput nous explique à son sujet, que "dans le projet de départ, l'angle d'attaque reposait surtout sur la technoscience. Ce que nous avons à formuler se résume en quelques phrases. D'abord, l'intuition profonde que, désormais, dans les matériaux, c'est le soft qui importe. Et cette autre idée : "Le matériau, c'est d'abord du vide". Nous voulions donc décrire, ou tout au moins suggérer, le défi lancé par la technoscience à l'ancienne matrice culturelle."

"Dès l'origine avaient été évacuées certaines dimensions, comme l'aspect sociologique. L'accent était mis d'emblée sur des notions telles que la déstabilisation, l'incertitude des concepts, le vacillement. A travers La condition postmoderne (21), Lyotard engageait une vision globale de cette mutation. Et nous avons fait appel à lui... (...)"

"Si l'exposition est réussie, elle devrait susciter un certain vertige chez le visiteur, en même temps qu'une certaine jubilation. Celle qui naît du sentiment que la puissance n'est plus un objectif. L'individu postmoderne est quelqu'un que l'on a invité à un jeu, sans qu'il en connaisse les règles. Il ne sait ni ce qu'il a à gagner ni ce qu'il a à perdre, mais il faut qu'il navigue là-dedans. "L'homme sans qualité" : c'est à lui de trouver seul les règles de navigation (22)."

Philippe Delis, l'architecte de l'expo, relate l'expérience d'un type nouveau en matière de conception architecturale :

"... Ici point d'architecte -homme de synthèse, homme de contrôle, qui posséderait l'ensemble des données programmatiques, et dont le rôle serait de transposer fonctions/programme en composantes/espace au sens d'un corps cohérent construit pour durer. Ici, on n'a pas fait acte de délégation à un quelconque savoir de maîtrise d'oeuvre. Dans cette situation, que devient la nature même de l'intervention architecturale ? Le problème se pose en termes de restitution spatio-temporelle d'un concept, d'une interrogation surtout. Mais produire l'espace de cette interrogation nécessite la mise en place d'un dispositif de "projetation" dont le terme n'est plus la performance architecturale (ensemble de techniques), le bâti, le dur(able) - enfin rien que l'on put espérer connaître par l'expérience d'une pratique quotidienne-, la perte de la certitude des usages. Ainsi, la règle n'est plus la performance ni l'efficacité. Il n'y a plus ici de confrontation avec la méthode. La césure est totale; le plan même, outil de représentation et/ou de communication, se dilue, s'autodétruit au fur et à mesure de son avancement, de sa matérialisation. Cela se traduit par : "tout est possible" ; il n'y a plus d'ordre au sens kahmien du terme. Au projet ordonné s'est substitué une image-fuite, non

maîtrisable."

"C'est la perte de la lecture même du plan qui se joue ici, perte d'une vision globale, totalisante, où les enjeux ne sont plus dans le rapport plein/vide, bâti/non-bâti, le dedans/le dehors. S'il ne s'agit plus de globalité, est-il question pour autant de fragmentation, d'espace fragmentaire, dont on ne pourrait fixer les contours, les passages ou portes d'un espace à l'autre, les proximités, les hiérarchies ?"

"En fait, c'est la dissolution de ces oppositions qui se manifeste par l'émergence d'un espace de frange, la suprématie du "péri", de la marge. C'est la surface-limite de Virilio. C'est aussi la perte de la lecture du lieu, en accédant à un espace dont on ne sait rien et dont on ne connaît pas les correspondances aux espaces voisins, car il n'y a plus de frontières lisibles, saisissables. C'est le domaine de toutes les entrées, de toutes les sorties, l'espace n'est plus nommable, désigné, destiné. On va donc, et de façon aléatoire, d'une surface à l'autre, d'un espace-surface à une surface-espace."

"La surface de papier sur laquelle s'inscrit la décomposition du principe conceptuel de la manifestation "Les Immatériaux", où s'organisent, se distribuent et se regroupent les mots-sites liés par un texte-zone commun, illustrant chaque question, prend alors valeur de représentation spatiale. Les termes mêmes employés sont des concepts de surface (zone) et d'espace (sites) ; la place des mots dans la feuille dessine la géographie des cinq questions "mât" : matériaux, matrice, matériel, matière, maternité. Dans leur succession, elles divisent en cinq fibres le rectangle de papier. Succession de mots, superposition d'espaces, regroupement de mots sous une même question, regroupement d'espace dans une même "zone". La division conceptuelle porte en elle-même sa propre spatialisation."

"L'écrit devient dessin, et le plan le dessin de l'écrit. C'est la surface du mot sur la surface de papier qui est mise en oeuvre, le mot surface, le concept spatialisé. La mise en espace-temps s'élabore avec l'écriture ; les mots-sites sont autant d'espaces à conjuguer, à distribuer entre les lignes, fibres, les interlignes ; les blancs entre les mots sont autant de portes d'un espace-mot à l'autre."

"Les bords de la feuille de papier sont les franges extrêmes, autant de façades absentes, les limites de l'espace réservé à la manifestation. On a donc généré la mise en espace comme décalque. L'"écrit synoptique", reproduit sur une plaque surexposée qui perdrait ses contours, apparaît comme la topographie des sites mis en espace. Suite de lieux, sans liens apparents ; regroupés par une interrogation, une question parlée, une bande-son. C'est le texte-son qui borne les espaces, les expose, les esquisse. Il est la manifestation de l'espace-temps fluide, où le temps prend le pas sur l'espace, où "le temps fait surface". C'est ce temps du déplacement qui marque la surface de l'espace, la relation espace/surface est maintenant de l'ordre de l'itinéraire. Parcours du visiteur-spectateur, qui expérimente "à la marche" cette thématique : le spectateur urbain, le spectateur errant. Comment écrire dans l'espace-temps la perte du schéma communicationnel, quels sont les procès de "projetation" qui autorisent la restitution d'un concept, d'une question, et précisément de celle-là ?"

"Contribuer à "mettre en scène une postmodernité" n'est pas de l'ordre de la commande architecturale quotidienne. Moderne, postmoderne, interrogation, inquiétude, mise en scène, espaces flous, brouillage, lumière sourde, parcours aléatoires, furent autant de mots donnés comme éléments d'un programme insaisissable."

"Capoter une place dans une équipe constituée, pour mettre en situation l'une des étapes les plus paradoxales d'une réflexion philosophique, en "matérialisant", pour l'intensifier et la dramatiser", l'interrogation sur les modifications du rapport de l'homme à sa réalité n'est guère davantage de l'ordre de l'expérience (23)."

Architecte donc pour une manifestation qui "remet en cause le principe même de l'exposition traditionnelle. Ainsi des trames, la lumière, une disposition en semi-écrans suspendus permettent au visiteur de choisir semi-librement son parcours (...)"

"Tous les parcours possibles ont en commun une progression générale, qui va du corps au langage. L'entrée se fait par un vestibule, obscur, secret, où est exposé un bas-relief égyptien représentant une déesse qui offre le signe de vie au roi Nectanebo II."

"A la sortie, ce même bas-relief est projeté sur un écran mobile. Suivent cinq portes, qui empruntent au théâtre, à travers l'oeuvre de Samuel Beckett, son rapport particulier au corps vivant, et introduisent cinq questions :

- D'où viennent les messages que nous captions (quelle est leur maternité ?)
- A quoi se réfèrent-ils (à quelle matière se rapportent-ils ?)
- Selon quel code sont-ils déchiffrables (quelle en est la matrice ?)
- Sur quel support sont-ils inscrits (quel est leur matériau ?)
- Comment sont-ils transmis aux destinataires (quel est le matériel de cette dynamique ?)"

"Ces séquences sont illustrées par des objets empruntés à des domaines hétérogènes (peinture, biologie, architecture, astrophysique, musique, alimentation, vêtement, etc...) regroupés dans des sites sous le régime d'une question unique, qui éclaire un aspect de la complexité (24)."

Exposition éminemment philosophique faite par un philosophe, première du genre, et qui plus est dans un des lieux-phare de l'art contemporain : le Musée National d'Art Moderne ; témoignent à ce sujet Martine Moinot et Chantal Noël, de l'équipe des "Immatériaux" :

"Avec les Immatériaux, le discours philosophique change de support. L'enjeu revient à inscrire cette exigence dans un autre espace et avec d'autres moyens que ceux du livre. A travers le médium "expo", l'institution culturelle devient un lieu où peuvent être saisies certaines réflexions d'ordre philosophique (...) (Chantal Noël)."

"(...) l'axe philosophique la sous-tend entièrement. Si on montre un robot en évoquant seulement le temps que cela va nous faire gagner, ça n'est pas philosophique. Mais si l'on essaye de décrire, derrière ce robot, ce qu'il y a comme changement de pensée, on débouche nécessairement sur une vision philosophique. Dans la manière de monter et de montrer, cette exposition se

révèle plus philosophique que technique. Par exemple, la liaison entre les sites est pensée de manière totalement conceptuelle (Martine Moinot) (25)."

C'est pourquoi nous laisserons le mot de la fin à Jean-François Lyotard qui, à la question que lui posait dans un entretien Elie Théofilakis :

"Et maintenant, après l'expérience des immatériaux, comment tu définirais la condition postmoderne ?"

Répondait :

"Je garderai cette idée d'un changement lent et lourd aussi long que la modernité ; et cette particularité des technologies de créer, de façon autonome, de nouveaux matériaux immatériels, de nouvelles matrices à partir de leurs acquis et pas en fonction des besoins des gens. Et d'insister justement sur le fait que ce développement cherche sa légitimité... (26)."

LES IMMATERIAUX : COMPOSITION DE L'EQUIPE

- Commissaires :
 - . Thierry Chaput
 - . Jean-François Lyotard

- Architecte :
 - . Philippe Delis

- Conseiller juridique :
 - . Hubert Astier

- Conseillers scientifiques :
 - . Mario Borillo
 - . Paul Caro
 - . Michel Cassé
 - . Jean-Pierre Reynaud

- Participants :
 - . Jean-Luc Boissier
 - . Edmond Couchot

- Collaborateurs :
 - . Claude Fischler
 - . Marie-Ange Grenier.

NOTES

- (1) d'après Claude Fischler : "O.C.N.I., Objets Comestibles Non Identifiés" dans Modernes et après ? "Les Immatériaux", Editions "autrement", 1985, pp. 80-86.
- (2) idem, p. 86.
- (3) Thierry Chaput : "Le petit vélo de Francesco : étude d'un cas d'homme-prothèse" dans Modernes et après ? "Les Immatériaux", pp. 100-102.
- (4) d'après Jean-François Rouge : "La Monnaie perd son temps : on dématérialise" dans Modernes et après ? "Les Immatériaux", pp. 193-198.
- (5) Marie-Odile Monchicourt avec la collaboration de Marie-Louise Baud : "Le nouveau sphinx : I. Tracas et Défi de la Biogénétique" dans Modernes et après ? "Les Immatériaux", pp. 220-221.
- (6) Jean Baudrillard : "Clone story" dans Simulacres et Simulation, galilée, col. "débat", 1981, pp. 149-150.
- (7) Françoise Delagrave : "Le nouveau sphinx : II l'Incommensurable dans l'idée de Justice" dans Modernes et après ? "Les Immatériaux", p. 224.
- (8) idem, pp. 224-233.
- (9) Paul Virilio : "L'Immatériel de guerre" dans Modernes et après ? "Les Immatériaux", pp. 204-211.
- (10) Pierre-Alain Jaffrenou : "Aujourd'hui, l'offrande musicale: les sons infinis" dans Modernes et après ? "Les Immatériaux", p. 167.
- (11) idem, p. 169.
- (12) idem, p. 171.
- (13) Edmond Couchot : "Hybridations" dans Modernes et après ? "Les Immatériaux", p. 125.
- (14) idem, pp. 128-129.
- (15) idem, p. 129.
- (16) Jean Baudrillard : "La précession des simulacres" dans Simulacres et Simulation, pp. 9-12.
- (17) voir à ce sujet de Jean Baudrillard : L'effet Beaubourg, Galilée, 1977, ainsi que "L'effet Beaubourg, implosion et dissuasion" dans Simulacres et Simulation, pp. 93-111.
- (18) cité dans le numéro spécial Beaux-Arts consacré à Beaubourg aux pages relatives aux expositions de l'année 1985.

(19) Jean Baudrillard : "L'effet Beaubourg, implosion et dissuasion" dans Simulacres et Simulation, p. 93.

(20) "Les petits récits de Chrysalide : Entretien Jean-François Lyotard-Elie Théofilakis" dans Modernes et après ? "Les Immatériaux", pp. 4-14.

(21) Jean-François Lyotard : La condition postmoderne. "rapport sur le savoir", "Les Editions de Minuit", 1979, 109 p.

(22) "La règle du jeu : matérialiser les immatériaux : Entretien avec l'équipe du C.C.I." dans Modernes et après ? "Les Immatériaux", p. 19.

(23) Philippe Delis : "Architecture : l'espace-temps autrement" dans Modernes et après ? "Les Immatériaux", pp. 21-24.

(24) ""Les Immatériaux" : une idée de parcours" dans Modernes et après ? "Les Immatériaux", pp. 38-39.

(25) "la règle du jeu : matérialiser les immatériaux : Entretien avec l'équipe du C.C.I." dans Modernes et après ? "Les Immatériaux", p. 16.

(26) "Les petits récits de Chrysalide : Entretien Jean-François Lyotard-Elie Théofilakis" dans Modernes et après ? "Les Immatériaux", p. 14.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

Modernes et après ? "Les Immatériaux" sous la direction de Elie Théofilakis, Editions "autrement", 1985, 241 p.

Jean-François Lyotard : La condition postmoderne. "Rapport sur le savoir", "Les Editions de Minuit", 1979, 109 p.

Jean-François Lyotard : Le Postmoderne expliqué aux enfants. "Correspondance 1982-1985", Editions Galilée, col. "débat", 1988, 161 p.

Jean Baudrillard : Simulacres et Simulation, Editions Galilée, col. "débat", 1981, 235 p.

CYCLE Art et Philosophie

(1992, 1993, 1994, 1995)

Conférences disponibles :

(10 ff la conférence)

Jean-Marie SAUVAGE, docteur en philosophie, professeur de culture générale à l'Ecole Régionale des Beaux-Arts de Valence.

1/ *Les immatériaux : reflets et simulacres du postmodernisme*, 16 novembre 1992.

2/ *Aspects du postmodernisme : du minimalisme au simulationnisme*, 7 décembre 1992.

3/ *Martin HEIDEGGER et l'origine de l'oeuvre d'art*, 22 février 1993.

4/ *L'art et l'espace selon Martin HEIDEGGER*, 22 mars 1993.

5/ *Peut-on penser l'art extrême-oriental à l'aide du concept occidental d'esthétique? : introduction à l'oeuvre du comte KUKI Shūzō*, 7 juin 1993.

6/ *Michel FOUCAULT et René MAGRITTE : étude d'une correspondance*, 29 novembre 1993.

7/ *MERLEAU-PONTY sur les traces de CÉZANNE*, 31 janvier 1994.

8/ *Art et ethnologie*, 11 avril 1994.

9/ *Anamorphoses : Jurgis BALTRUŠAITIS et l'analyse des perspectives dépravées*, 15 novembre 1994.

10/ *L'analyse derridienne de la notion de "parergon"*, 10 janvier 1995.

11/ *Michel SERRES et ses esthétiques sur CARPACCIO*, 3 avril 1995.

Roland FAVIER, ancien élève ENS-Saint-Cloud, agrégé de philosophie, professeur en préparation HEC à Valence.

1/ *La notion de sublime dans la philosophie d'Emmanuel KANT*, 18 janvier 1993.

2/ *La mort de l'art selon G.-W.-F. HEGEL*, 8 février 1993.

3/ *L'idée de beau est-elle encore actuelle?*, 19 avril 1993.

4/ *Devenir artiste : le Journal de Paul KLEE*, 11 octobre 1993.

5/ *Comment reconnaître l'art? La démarche d'Arthur DANTO*, 21 février 1994.

6/ *La critique philosophique de l'art : le modèle de PLATON*, 24 octobre 1994.

7/ *Clément GREENBERG (1909-1994) et la critique d'art moderniste*, 5 décembre 1994.

8/ *La critique naturaliste de l'art : le modèle d'ARISTOTE*, 23 janvier 1995.

9/ *La critique théologique de l'art : le modèle de PLOTIN*, 27 février 1995.

10/ *Rosalind KRAUSS et la critique d'art postmoderniste*, 13 mars 1995.

Michel PERRIN-DUREAU, architecte, doctorant en esthétique, professeur d'approche scientifique à l'Ecole Régionale des Beaux-Arts de Valence.

1/ *L'esthétique de Victor BASCH*, 30 janvier 1995.

